

TZVETAN TODOROV

INSOUMIS

Essai

Robert Laffont | Versilio

Etty Hillesum

L'amour du monde

La première personne dont je voudrais esquisser le parcours occupe une position extrême dans le spectre des choix possibles face à la violence et à l'agression. Le cadre de son action est formé par les Pays-Bas, pendant la Seconde Guerre mondiale, plus particulièrement au moment où la persécution des juifs y a été engagée. Sa position est extrême en ce qu'elle renonce délibérément à toute réponse politique, à toute action même qui se situerait dans le monde extérieur, pour n'aspirer qu'à une réaction de nature morale, consistant en une transformation intérieure d'elle-même ou, dans un deuxième temps, en une aide individuelle aux persécutés. Son personnage est exceptionnel aussi en un autre sens : elle incarne à la fois une haute spiritualité qui évoque les catégories de la sainteté ou de l'extase mystique en contact direct avec le divin, et une chaleureuse présence charnelle. Son nom est Etty Hillesum. À la lecture de ses journaux et lettres, qui constituent la totalité de son œuvre¹, j'éprouve

1. Toutes les références renvoient, dans le texte, à la date de l'entrée dans le journal ou au numéro attribué à la lettre dans l'édition

– et je ne suis pas le seul – un sentiment si fort d’avoir été introduit dans son intimité que je me permets de la désigner désormais par son seul prénom, une pratique qui dans d’autres cas m’irrite. Je me propose de l’accompagner pendant les deux dernières années et demie de sa courte vie, 1941-1943, en tenant compte à la fois des événements ou épreuves qu’elle connaît et de ses réflexions, par lesquelles elle cherche à affirmer sa vision du monde et à donner un sens à sa vie.

Etty est née en 1914 dans une famille juive installée, du côté de son père, depuis longtemps aux Pays-Bas. Elle fait des études de droit, mais apprend aussi à l’université la langue et la littérature russes (le russe est la langue natale de sa mère). Elle vit à Amsterdam, chez un comptable, Han, qui lui a demandé de s’occuper de son ménage et qui est devenu aussi son amant (il est son aîné de trente-cinq ans). Elle gagne sa vie en enseignant le russe.

En mai 1940, l’armée allemande envahit les Pays-Bas ; le conflit ne dure qu’une dizaine de jours. En principe, les nouveaux maîtres du pays jugent que la population néerlandaise est racialement proche des Allemands, elle est donc relativement épargnée ; mais les juifs sont immédiatement pris pour cible de discriminations et persécutions. Dès juin 1940, ils sont radiés des services de défense civile ; en novembre de la même année, ils sont écartés de la fonction publique – cette mesure frappe le père d’Etty, professeur des écoles. En

française *Les Écrits d’Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, traduction de Philippe Noble, Seuil, 2008.

février 1941, le *numerus clausus* limite le nombre d'étudiants juifs à l'université.

C'est à ce moment précis que se produit dans la vie d'Etty une rencontre qui va en bouleverser le cours. La jeune femme se rend à une séance animée par Julius Spier, juif allemand émigré à Amsterdam, qui pratique une forme de cure analytique inspirée plus ou moins de Jung et appelée « chirologie » : elle commence par une lecture des lignes de la main, et se poursuit, en particulier avec les patientes jeunes femmes, par une lutte corps à corps. Etty tombe amoureuse de cet homme (elle a alors vingt-sept ans, lui cinquante-cinq), ce qui l'incite à tenir un journal. La fonction de ce dernier est d'abord d'accueillir, en confident discret, les sentiments qui la submergent (un lieu où l'auteur peut « livrer le fond de [s]on cœur », le 9.3.41) : Spier en est, sans conteste, le personnage principal. Elle poursuivra son écriture pendant un an et demi (mais plusieurs cahiers ont été perdus) ; la dernière année de sa vie n'est reflétée que dans ses lettres (environ soixante-dix ont été conservées).

En plus d'être le confident de ses sentiments amoureux, le journal joue encore un double rôle : il devient le lieu d'analyse de son être et de sa vision du monde, en même temps que le terrain d'essai de sa pratique littéraire. La plupart du temps, Etty parle de celle-ci avec ironie, elle se moque de ses aspirations de devenir une grande romancière, de ses rêves d'être une femme de lettres célèbre, de sa vie intérieure dont elle gardera la trace dans les futurs « chefs-d'œuvre que je me crois tenue d'écrire » (le 22.10.41). Ce qui ne l'empêche pas de prendre cette vocation tout à fait au sérieux, de

revenir à son journal plusieurs fois par jour, de se penser avant tout comme une main qui écrit et d'affirmer avec certitude : « Un jour je serai écrivain » (le 26.5.42). Elle n'a pas tort : son talent est incontestable, certaines de ses pages n'ont rien à envier aux plus grands chefs-d'œuvre littéraires. La matière de ses écrits est constituée par son propre destin, mais elle ne mérite pas le reproche d'égo-centrisme qu'elle-même s'adresse : en elle se reflète le monde qui l'entoure et qu'elle s'est donné pour tâche de comprendre et représenter. Il reste que, dans un premier temps, elle ne s'attarde pas sur le monde extérieur, de sorte que pendant la première année de son journal les mentions de l'occupation allemande et de ses conséquences sont rares.

Ce qui capte de préférence son attention est donc la relation avec Spier et l'image qu'elle a d'elle-même. Elle combine une certaine liberté sexuelle (elle n'interrompt pas le concubinage avec Han) et ce qu'elle appelle un amour sans limites pour Spier. Non seulement cet homme l'attire, mais il l'influence aussi profondément, au point que, pour marquer le premier anniversaire de la relation, elle note dans son journal : « Le 3 février, j'ai eu un an » (le 20.2.42). Lorsque les rumeurs de déportation se font insistantes et qu'elle imagine celle de Spier, elle se dit prête à l'épouser pour pouvoir le suivre dans les camps en Pologne. Et quand il tombe malade, elle se réfère à lui comme à l'homme dont l'absence risque de provoquer sa propre mort.

C'est encore sous son influence qu'elle décide de consacrer son temps et ses efforts à s'analyser elle-même. S'inspirant de son enseignement, lequel à son

tour prolonge une tradition individualiste moderne, qu'incarnent différemment des auteurs comme Ibsen, Nietzsche ou Oscar Wilde, elle décide de s'immerger en soi, de se mettre à l'écoute d'elle-même, de s'observer avec attention – au moins une demi-heure par jour ! Elle rêve d'habiter un monde qui lui soit propre et dont elle serait le centre. C'est encore Spier qui lui a appris qu'elle doit toujours rester fidèle à son être profond. Elle aspire à se suffire à elle-même, à trouver en soi les critères pour évaluer ses actes. Son royaume intérieur lui est plus cher que tout.

En même temps, et toujours sous l'influence de Spier, Etty ne veut pas s'en tenir à l'auto-analyse et à l'amour pour un seul homme. L'amour de l'individu doit se transformer en ce que les chrétiens appellent l'« amour du prochain », c'est-à-dire de personnes que nous ne connaissons pas forcément ou pour lesquelles nous n'éprouvons aucune sympathie ; et même, en s'inspirant de Nietzsche plutôt que du Christ ou de saint Paul, en un amour de la vie qui transcende la catégorie de l'humain : le plus bel amour est celui qui s'étend au monde entier. D'où cette conclusion : « Il ne faut jamais prendre une personne, si aimée soit-elle, comme but dans la vie. [...] Le but, c'est la vie elle-même sous toutes ses formes. Et chaque être humain est un médiateur entre nous-même et la vie » (le 15.6.42).

Etty adhère pleinement à cette exigence et, pour la mettre en application, elle entreprend un travail sur soi, ce qui d'une certaine manière entre en contradiction avec le programme, puisqu'elle condamne l'être qu'elle est au nom d'un devoir-être issu d'une moralité

supérieure. En particulier, Etty veut prendre ses distances par rapport à ce qu'elle a hérité de sa condition de femme, car les femmes ont traditionnellement recherché l'attachement à des individus – leurs compagnons, leurs enfants ou parents – plutôt qu'à des abstractions, comme l'Art ou la Science, l'Humanité ou la Vie. Si elles veulent véritablement s'émanciper, transformer les femelles qu'elles sont en purs êtres humains, pense-t-elle, elles doivent surmonter cette forme d'amour. À la place il faut cultiver un amour cosmique, celui pour tout ce que Dieu a créé. Cette aspiration lui fait parfois penser qu'elle devrait entrer au couvent ; mais l'attrait qu'elle éprouve pour les êtres et pour le contact sensuel reste en même temps fort, elle choisit donc de vivre « dans le monde et parmi les hommes » (le 25.11.41). Tout en croyant à cet idéal, elle sait cependant qu'elle est loin de l'incarner, puisqu'elle vient de tomber amoureuse d'un homme particulier – il est vrai, promoteur de l'idée de l'amour universel... Dans son journal, elle s'adresse de fréquents reproches, en s'enjoignant de faire un effort de volonté et de suivre de plus près les préceptes qu'elle a adoptés.

Un tel idéal lui vient donc du dehors, de Spier ; avant de le rencontrer, elle assumait une vision du monde bien plus négative. « Je considère la vie comme un long calvaire et les hommes comme des êtres bien misérables », écrit-elle, et elle en tire les conséquences pour son comportement : elle refuse l'idée d'avoir des enfants ou de donner naissance à des livres.